DE L'INFLUENCE N° 145.

DE LA CIVILISATION

SUR L'HOMME;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 août 1832, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR ALPHONSE-ISIDORE FORCINAL, de Boisarnault,

Département de l'Eure.

Un pays civilisé est, dans l'ordre des sociétés humaines, ce que sont les êtres animés dans l'échelle du monde physique.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, Examinateur.
Chimie médicale	ORFILA, Examinateur.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, Suppléant.
Hygiène	DES GENETTES, Président.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS, Examinateur.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Gerdy.
Bayle.	Gibert.
Blandin.	Hatin, Suppléant.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Devergie.	Sandras, Examinateur.
Dublrd, Examinateur.	Trousseau.
Dubois.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE.

Témoignage d'amour filial.

A.-I. FORCINAL.

DE L'INFLUENCE

DE LA CIVILISATION

SUR L'HOMME.

SECTION Ire.

L'homme est destiné pour la société; il diffère essentiellement des espèces féroces, pour qui un état d'isolement est une condition vitale; il n'a point comme elles d'armes offensives, et son existence repose presque en entier sur des rapports établis entre lui et ses semblables. Si on l'a trouvé complètement isolé, ce n'est que dans quelques cas rares d'individus abandonnés par leurs parens, à un âge qui leur permettrait déjà de chercher leur nourriture. C'est donc à tort qu'on a voulu lui refuser la sociabilité; car, à ne le considérer même que sous un point de vue matériel, pourquoi n'en serait-il pas de lui comme de tant d'animaux qui vivent en troupe ou en république, suivant l'impulsion de la nature et des lois de l'instinct, lorsque dans son organisation tout annonce qu'il comporte au plus haut degré tous les attributs de la vie sociale? Ses membres, par leur jeu facile et leur geste animé, lui fournissent mille moyens d'expression; sa voix prend

tous les modes, toutes les inflexions imaginables, suivant les émotions qu'il éprouve; ses traits mobiles reflètent jusqu'aux nuances de ses affections morales les plus cachées. Seul de tous les animaux, l'intérêt de son espèce parle à son cœur; seul, il s'attendrit de pitié sur le malheur des autres, s'alarme sur leurs dangers, ou s'associe à leur bonheur. Chez lui, les plaisirs de la reproduction ne sont point une fureur brutale et passagère, qui détermine uniquement son rapprochement avec la femme: celle-ci lui est nécessaire dans tous les temps, et le principe de leur union a sa source dans un sentiment plus élevé. Mais, ce qui prouve surtout que l'homme est essentiellement appelé à vivre en société, c'est ce langage articulé dont l'a privilégié la nature, et au moyen duquel il peut communiquer ses sentimens et ses idées.

A tous les âges, et dans toutes les circonstances où il se trouve, l'homme ne peut exister sans le concours et la réunion de ses semblables; étant de tous les animaux celui dont l'enfance est la plus longue, la plus débile, et dont l'instinct est le plus borné, il serait voué à une mort certaine si la tendre sollicitude des êtres qui lui ont donné le jour n'entourait d'une multitude de soins les premières années de sa vie; aussi l'existence en famille, qui est le fondement naturel de la société, est-elle surtout pour lui tout à fait indispensable. N'ayant plus besoin des secours du jeune âge, et lorsqu'il est parvenu même à son entier développement, isolé, il est encore le plus faible des êtres vivans, celui qui a le plus de désirs et de besoins, et qui possède le moins de moyens naturels de les satisfaire. Réduit à ses seules ressources, pourrait-il s'abriter, se vêtir, se nourrir et se défendre contre les animaux qui menacent la sûreté de ses jours?.... Mais, réuni en société, tout change en sa faveur, il devient le souverain de la planète qu'il occupe, il plie à son usage tout ce qui peut lui être utile, et triomphe aisément de tout ce qui pourrait lui nuire. L'union sociale accroît et développe ses forces physiques comme ses forces morales; car, ainsi que l'a dit un auteur, « elle donne à chacun les facultés de tous : au faible, la puissance du fort; à l'enfance débile et à la vieil-

lesse infirme, les secours de l'âge adulte; à la grâce de la femme, elle prête l'énergie de l'homme, et une fois qu'elle a établi son heureux empire, rien d'utile à l'espèce ne devient la proie du temps. »

Du moment où la société nous est commandée par nos besoins physiques et par nos besoins moraux, qui sont les uns et les autres une conséquence naturelle de notre constitution, la civilisation devient une condition de notre existence, car la civilisation n'est que le but où tend nécessairement l'union sociale; et, entendue dans son véritable sens, elle n'en exprime que le perfectionnement même. Rousseau n'a pas craint d'accorder la préférence à l'état primitif sur l'état civilisé, à l'homme grossier et sauvage sur l'homme cultivant les arts, et formé dans les institutions sociales; mais c'est un des plus grands écarts dans lequel pût tomber un aussi beau génie; il serait absurde de vouloir opposer l'embryon à ses développemens progressifs. La sociabilité n'est point le partage exclusif de l'humanité, mais il n'y a que chez elle qu'elle est susceptible de perfectibilité; certains animaux ont toujours vécu réunis; mais, inhabiles à profiter de l'expérience, ils sont demeurés dans un état constamment stationnaire; il y a deux mille ans, le castor construisait sa cabane comme aujourd'hui, l'abeille faisait ses ruches de même; l'homme seul, grâce à la civilisation, a ajouté sans cesse à l'héritage de ses pères, et la vie de l'espèce, prise collectivement, n'est qu'une marche ascendante et graduelle vers la perfection.

Si l'homme n'a point cet instinct merveilleux que l'on admire dans la plupart des animaux, il en est amplement dédommagé par l'intelligence et son action libre et volontaire, qui le met à portée de s'approprier tout ce qui l'entoure pour le coordonner à ses besoins. Quels prodiges n'a-t-il point opérés sur la nature par son industrie! Il a desséché les marais, resserré les fleuves dans leurs lits, créé ou augmenté la fécondité du sol, creusé les entrailles de la terre pour en arracher les métaux, multiplié les espèces utiles, détruit ou limité celles qui pouvaient lui nuire. Il n'est pas jusqu'au feu, la vapeur, l'air et la lumière, qu'il n'ait fait servir à ses usages. Il a porté son empire

jusque sur le ciel même, en modifiant les causes qui déterminent l'action de son influence sur nous. Horace et Juvénal parlent des glaces annuelles du Tibre, qui maintenant ne gèle jamais ; du temps de César le froid était beaucoup plus rigoureux dans les Gaules qu'il ne l'est dans la France d'aujourd'hui ; enfin, d'après d'autres auteurs anciens, il ne serait pas difficile d'établir que la température s'est notablement adoucie en Espagne, en Germanie, et dans tout le nord de l'Europe. Cet adoucissement dans la température ne peut être attribué qu'à la culture des terres ; dans ces derniers temps, on a fait la remarque aux États-Unis, qu'il se manifestait dans le climat des changemens partiels et très-sensibles en proportion des défrichemens, et que les chaleurs devenaient plus fortes et plus longues, et les froids de l'hiver plus modérés. Ce qui confirme ce fait, c'est qu'au bout de quelques années la vigne a pu fructifier dans les mêmes terrains dont le froid semblait l'avoir primitivement repoussée. La culture n'adoucit pas seulement la température, elle rend encore le climat plus sec et plus sain ; les premiers colons du Nouveau-Monde eurent à lutter contre un sol humide et insalubre, qui les fit souvent périr par des maladies, jusqu'à ce que, par des travaux agricoles, ils en eussent changé la nature délétère. Plus le pouvoir de l'homme s'étend sur ce qui l'entoure, plus il accroît les moyens de son existence, et plus il en devient, pour ainsi dire, le maître et l'arbitre souverain. La vie et la santé sont loin d'être un résultat toujours identique ; elles dépendent d'une foule de causes différentes, telles que la nourriture, le vêtement, l'habitation, l'exercice convenable des facultés physiques et morales, l'aisance, la sûreté de la propriété et de la personne, etc., toutes causes physiques ou morales dont les modifications et l'influence plus ou moins active ont une action si directe sur la santé, qu'il suffit souvent de quelque variation dans l'une d'elles pour amener une variation correspondante dans la santé publique. Chaque degré d'amélioration qu'éprouve l'une de ces causes, ou plutôt l'un de ces agens modificateurs de l'homme, comme chaque connaissance utile qu'il acquiert, ajoute de plus à ses forces, à ses commodités ou à ses jouissances.

Les progrès de la civilisation ne se bornent point à augmenter les causes d'amélioration physique, et à perfectionner de plus en plus les moyens d'existence; à mesure qu'ils se développent, on voit encore toutes les causes de destruction aller sensiblement en diminuant. Ainsi les famines sont beaucoup moins communes de nos jours qu'elles ne l'étaient anciennement : l'étendue, la facilité et la promptitude des relations commerciales nous mettent presque à l'abri de ce fléau terrible, qui non-seulement peut faire périr directement un grand nombre d'individus, mais qui toujours traîne à sa suite une foule de maladies épidémiques ou sporadiques, et produit un affaiblissement profond dans la santé publique. On peut dire également que les épidémies, de quelque genre et de quelque nature que ce soit, sont devenues, avec le temps, beaucoup plus rares et moins meurtrières, ce qui doit être spécialement attribué à l'influence salutaire que la civilisation a exercée sur l'atmosphère des lieux habités, à un meilleur mode de construction des maisons, aux soins de propreté, etc. Les guerres sont éminemment destructives; mais là encore la différence est grande, suivant que les peuples jouissent ou non des bienfaits de la civilisation : où l'homme est civilisé, elles deviennent de moins en moins fréquentes, enlèvent une moins grande quantité respective d'hommes, et se font de plus en plus avec des moyens de salubrité et de conservation pour les troupes. Une fois la guerre allumée entre les sauvages, il n'y a ni paix ni trêve à espérer; elle ne finit qu'avec l'extinction ou l'émigration d'une peuplade; les prisonniers n'ont d'autre sort à attendre que la mort au milieu de tourmens inouïs, ou l'esclavage le plus ignominieux : usages barbares et réprouvés des peuples civilisés !

A en croire J.-J. Rousseau et d'autres auteurs, l'exercice des facultés intellectuelles, considéré soit d'une manière absolue et générale, soit d'une manière relative, ne tendrait qu'à affaiblir et dégrader le physique; mais il suffit de réfléchir un instant, pour faire justice d'une semblable erreur. Tous nos organes sont destinés à agir, et la vie n'est que l'équilibre qui résulte de l'ensemble de leurs fonctions, en sorte

que celle-ci ne pourrait faire autrement de souffrir ou de s'éteindre si quelqu'un d'entre eux manquait à remplir le but auquel il est appelé, car il n'y aurait plus simultanéité d'action ni harmonie. D'après cela, l'action cérébrale, ou la pensée, peut être regardée comme une des conditions nécessaires de l'existence, puisqu'elle est dans notre nature aussi bien que l'exercice des muscles ou toute autre fonction. Contrairement à l'opinion que nous venons de combattre, M. *Brunaud* (de l'Hygiène des gens de lettres) a démontré que les hommes qui se sont adonnés à la culture des sciences et des lettres parviennent, en général, à un âge avancé. Il résulte d'un autre travail que, sur 152 savans, pris au hasard, moitié dans l'Académie des Sciences, moitié dans celle des Belles-Lettres, la somme totale d'années vécues par eux a été de 10,511 ans, ce qui fait 69 ans et plus de 2 mois pour chacun, et donne la preuve que la vie probable des hommes qui cultivent leur intelligence est plus longue que celle de ceux qui ne la cultivent pas. Du reste, il en est de la culture des lettres et des sciences comme de tout ce qui est bon, l'excès peut en être nuisible à quelques individus qui s'y livrent sans réserve ; mais, considérée dans les masses, elle perfectionne incontestablement l'homme au physique comme au moral, et le corrige d'une foule de préjugés, d'excès et de vices beaucoup plus pernicieux pour sa santé que tous les abus qu'il peut faire de cette culture elle-même. La civilisation, qui va chaque jour en se perfectionnant, ne tend pas seulement à établir la plus grande égalité entre les hommes sous le rapport de la distribution des fortunes, ainsi qu'on a voulu le nier, mais elle garantit encore à chacun le libre exercice des droits imprescriptibles qu'il tient de la nature : d'ailleurs, si elle admet certaines inégalités, c'est toujours dans l'avantage de l'industrie et de la prospérité publique. Si l'on considère que la grande inégalité qui existe chez les peuplades sauvages entre le fort et le faible, l'homme et la femme, le maître et l'esclave, etc., se rencontrait anciennement chez les nations même civilisées, on ne pourra refuser d'admettre qu'il n'a jamais existé une égalité comparable à celle qui règne chez les peuples modernes.

On accuse les peuples civilisés d'être amollis par le repos ou débilités par les excès; mais ce reproche appartient, avec beaucoup plus de justice, aux sauvages, eux qui se livrent à des fatigues excessives ou à une apathie absolue. Si, dans la vie civilisée, la mollesse des mœurs énerve les forces, celà n'a lieu que pour un petit nombre de personnes, tandis qu'elle procure des moyens d'existence à des masses entières. Dans un sujet aussi vaste que celui qui nous occupe, on ne doit point faire attention seulement aux abus que quelques individus peuvent faire de telle ou telle chose, il faut aussi tenir compte des avantages qui peuvent en résulter pour une classe nombreuse; car le propre de la civilisation est de faire sentir ses bienfaits au plus grand nombre. C'est faute d'avoir assez réfléchi sur cette question que l'on a tant fait de futiles déclamations contre une foule de choses dont l'usage est éminemment utile.

SECTION II.

Après avoir établi d'une manière indirecte que la santé publique a dû gagner par l'amélioration de toutes les causes auxquelles elle se rattache, nous allons démontrer directement, et d'après des faits, qu'elle a réellement gagné, en cherchant à démontrer, jusqu'à certain point, le degré d'amélioration qu'elle a éprouvé.

I. La mortalité va en diminuant à mesure que la civilisation fait des progrès dans un pays.

En France, en 1780, la mortalité moyenne générale du royaume pris en masse était, selon les calculs de M. *Villermé*, de 1 individu sur 29 $\frac{3}{5}$; en 1802, elle était de 1 sur 30 $\frac{9}{100}$; et, d'après un recensement fait en 1821, elle n'était plus alors que de 1 sur 39 $\frac{31}{100}$. Ainsi, dans un espace de 40 ans, la mortalité a diminué d'un quart, ce qui ne peut être attribué qu'aux améliorations qui ont eu lieu dans l'ordre social, en ouvrant de nouvelles sources aux richesses, en favorisant les arts, l'agriculture, le commerce, etc.

Dans l'Angleterre proprement dite, il est mort, en 1780, 1 indi-

vidu sur 40 ; en 1790, 1 sur 45 ; en 1800, 1 sur 47 ; en 1810, 1 sur 50. Dans ce pays, en 30 ans seulement, la mortalité a donc également diminué d'un quart.

A Paris, au commencement du quatorzième siècle, la mortalité générale annuelle était à peu près de 1 habitant sur 20 ; au dix-septième siècle, elle était de 1 sur 25, et aujourd'hui elle n'est plus que de 1 sur $32\frac{6}{20}$. C'est en changeant l'air infect qu'on respirait, en élargissant et assainissant les rues, en remplaçant la grossière ignorance du peuple par l'industrie, et surtout en diminuant la misère, que le développement de la civilisation est parvenu à cet heureux résultat.

C'est un fait constaté, que la mortalité est beaucoup plus grande sur les pauvres que sur les riches. Dans le 1^er^. arrondissement municipal de Paris, qui est celui où il y a le plus de gens aisés, M. *Villermé* a trouvé que le nombre moyen annuel des décès n'est que de 1 habitant sur $58\frac{24}{100}$; tandis que pour le 12^e^. arrondissement, qui est celui où il y a le plus de pauvres, il est de 1 sur $42\frac{63}{100}$. Dans la rue de la Mortellerie, où une foule de pauvres sont entassés dans des logemens étroits, sales et mal aérés, la mortalité moyenne annuelle est, selon l'auteur que nous venons de citer, de 1 individu sur $32\frac{68}{100}$; au lieu que, pour les habitans des quatre quais de l'île Saint-Louis, qui jouissent en général d'une certaine aisance, et occupent des appartemens vastes et bien aérés, elle n'est que de 1 sur $52\frac{40}{100}$.

Parmi les départemens, abstraction faite de ceux qui, pour toute autre cause que la misère et l'aisance, ne peuvent servir d'exemple pour la mortalité, on en a pris d'un côté 14, où les produits du sol et de l'industrie sont partagés entre le plus grand nombre possible d'habitans, et d'autre côté 14, où la richesse industrielle et mobilière est beaucoup moindre ; et l'on a trouvé, d'après les mouvemens de leur population de 1817 à 1822, c'est-à-dire pendant la période de cinq années, que la mortalité annuelle, en prenant le terme moyen des résultats de chaque catégorie, était, pour les habitans des départemens riches, de 1 sur $46\frac{31}{100}$, et pour ceux des départemens pauvres, de 1 sur $33\frac{72}{100}$.

Comme on le voit, la mortalité est d'autant plus considérable qu'il y a plus de misère, et il n'est pas jusqu'aux hôpitaux et aux lieux de détention qui ne présentent les divers degrés de cette différence, suivant qu'ils sont plus ou moins bien ou mal tenus.

L'excédant de la mortalité des pauvres porte sur tous les âges, mais plus sur les vieillards que sur les adultes, et plus spécialement encore sur les très-jeunes enfans. Il est constaté que, sur un nombre égal d'enfans pris dans la classe aisée et dans la classe indigente, il en meurt dans cette dernière une fois plus que dans l'autre. La mortalité des enfans, dans les hospices des enfans-trouvés, est effrayante en comparaison de celle des enfans élevés par leurs parens.

Huffeland dit qu'il meurt chaque année un cinquième ou un sixième de nègres esclaves, c'est-à-dire à peu près autant que la plus horrible peste pourrait en détruire.

Les Africains libres, qui servent dans les troupes anglaises, ne perdent que 3 hommes $\frac{4}{3}$ sur 100, tandis que les esclaves en perdent 17, c'est-à-dire presque six fois plus. Ces deux derniers faits achèvent de démontrer que la mortalité est toujours en raison directe de la dégradation et de la misère.

La mortalité est plus grande dans les villes que dans les campagnes; on a évalué la différence à $\frac{1}{12}$, mais on ne peut tirer de là une objection réelle contre l'heureuse influence de la civilisation, qui tend sans cesse à en accroître le nombre et l'extension. Les villes sont nécessaires pour les arts, le commerce et la force publique; si elles augmentent la mortalité, d'un autre côté, elles augmentent la population par les avantages qu'elles fournissent à la société tout entière. D'ailleurs, la salubrité des villes augmente de jour en jour. Il en est à leur égard, dit M. *Bérard* de Montpellier, comme des professions insalubres que l'on voudrait à tort proscrire, et qui sont propres à augmenter la vie générale d'une population, dès qu'elles sont utiles ou indispensables à la société.

II. La vie probable va en augmentant selon les progrès de la civilisation.

A Genève, au seizième siècle, la vie probable n'était que de 4 ans $\frac{9}{10}$; au dix-septième, elle était de 11 ans $\frac{1}{2}$; dans le dix-huitième siècle, elle s'était accrue jusqu'à environ 27 ans $\frac{1}{5}$. Ainsi, dans trois cents ans, la vie probable de l'homme est devenue cinq fois plus grande.

L'augmentation de la vie probable n'est pas aussi considérable pour les autres pays qu'à Genève, quoique pourtant elle le soit encore beaucoup.

D'après ce que différens auteurs ont dit de la santé robuste des sauvages, on pourrait croire qu'ils vivent très-vieux, mais rien n'est plus contraire à l'observation que ce fait. Cook, Lapeyrouse, et tous les autres voyageurs qui ont visité ces peuplades ou vécu avec elles, s'accordent à dire qu'il est excessivement rare d'y rencontrer des vieillards.

III. La vie moyenne va également en augmentant suivant les progrès de la civilisation.

Dans la ville de Genève, au seizième siècle, la vie moyenne pour les enfans nouveau-nés était environ 18 ans; dans le dix-septième, elle monta à 23 ans et 4 mois; dans le milieu du dix-huitième, elle s'éleva à 32 ans et 2 mois.

Il est prouvé par les recherches de M. *Villermé* que, sur un nombre donné de personnes du même âge, il y a beaucoup plus de chances de longévité pour celles qui sont dans l'aisance. Il a opéré sur des populations dont l'aisance ou la pauvreté générale est bien connue, et il fait voir, en opposant entre eux les résultats offerts par plusieurs millions d'habitans, que, dans les départemens riches du royaume, la vie commune est, terme moyen, plus longue de douze ans et demi que dans les départemens pauvres, et que dans Paris, il y a certains quartiers et certaines rues où, selon que leurs habitans sont généralement riches ou pauvres, la vie moyenne est de plus de 42 ans ou au-dessous de 24.

Du reste, la durée de la vie moyenne varie suivant les grands événemens politiques, moraux ou physiques. Le peuple est-il heureux, le nombre des décès diminue, celui des naissances augmente, et la

durée de la vie s'accroît ; est-il malheureux, c'est le contraire qui a lieu.

IV. L'accroissement de la population, qui est toujours proportionné à la civilisation elle-même, prouve d'une manière incontestable combien celle-ci influe avantageusement sur la santé publique, car il est aisé de concevoir que le nombre des hommes ne peut s'accroître que là où se rencontrent les circonstances les plus favorables à leur développement physique. On peut toujours acquérir une connaissance exacte de la population d'un pays par celle de ses moyens de subsistance : ainsi, toutes les fois qu'on rencontrera un lieu malsain, mal cultivé, et presque étranger aux relations commerciales, on peut affirmer, en général, sans craindre de se tromper, qu'il n'a qu'une population pauvre, peu nombreuse et bornée dans son existence ; car la population est toujours en rapport avec le nombre et l'état de ses moyens, et tout ce qui peut les changer ne manque pas de la faire varier elle-même.

En France, la population était, en 1700, d'environ 19,000,000 ; en 1785, elle était de 24,800,000 ; en l'an VII de la République, de 28,810,694 ; en 1819, elle s'élevait à 29,327,388 ; en 1825, à 30,400,000 ; et en ce moment-ci elle dépasse 32,000,000.

Dans l'Angleterre proprement dite, y compris le pays de Galles, la population était, en 1688, de 5,300,000 âmes ; en 1766, de 7,728,000 ; en 1792, de 8,678,000 ; en 1803, de 9,168,000 ; en 1822, de 12,340,000.

Le nombre des colons qui s'établirent dans la Nouvelle-Angleterre en 1643, était de 2,100 individus ; en 1753, il y en avait 1,051,000 ; en 1774, 3,026,678 ; en 1800, 5,306,032 ; en 1810, 7,239,903 ; en 1820, 9,637,999. Cet accroissement prodigieux tient à l'influence d'une civilisation très-perfectionnée agissant sur un pays entièrement neuf.

La population de la Russie s'est considérablement accrue depuis que Pierre-le-Grand commença à civiliser ce pays, et elle augmente chaque jour d'une manière étonnante ; il en est de même pour beau-

coup d'autres pays que nous pourrions indiquer ; mais ceux que nous avons cités suffisent pour prouver ce que nous avons avancé. A mesure que la civilisation décroît dans un pays, la population va en diminuant. La Turquie, autrefois un des pays les plus peuplés et les plus avancés en civilisation, voit sa population aller sans cesse en diminuant, à cause de sa mauvaise administration et de ses usages barbares et antisociaux. L'Égypte, l'Asie mineure, la Grèce, les côtes d'Afrique, étaient plus florissantes et plus peuplées autrefois qu'elles ne le sont aujourd'hui.

L'Espagne, au commencement du quinzième siècle, comptait vingt-quatre millions d'habitans; aujourd'hui elle n'en compte plus que onze millions et même que huit, selon certains auteurs. C'est peut-être le seul pays d'Europe où la population ait été en diminuant depuis le quinzième siècle. Un pareil résultat ne peut être attribué qu'à l'état de dégradation dans lequel est tombée la civilisation dans ce royaume, gouverné par de mauvaises lois, et abâtardi par la fainéantise et le fanatisme religieux.

V. La beauté des formes et des traits est en rapport avec les progrès de la civilisation, toute circonstance influente égale d'ailleurs. « La taille des sauvages, dit Volney, est, en général, svelte et bien prise; plus grande et plus forte chez ceux qui ont un sol arrosé et fertile, plus courte et plus mince chez ceux qui ont un mauvais sol, comme ceux du nord passé le 45e. degré. Mais si l'on ne rencontre jamais parmi eux ni boiteux, ni bossus, ni aveugles, avant d'en tirer des inductions trop favorables pour leur genre de vie, il est bon d'observer que souvent les parens délaissent ou détruisent l'enfant mal conformé, et que tout sujet né faible qui échappe à cette épreuve barbare, périt nécessairement de bonne heure par l'effet des fatigues. Quand les vieillards deviennent à charge, on les envoie dans l'autre climat, c'est-à-dire qu'on les tue ; car chez ces peuples pauvres et toujours en guerre, il n'y a pas de superflu pour nourrir des bras inutiles.

Dans les provinces du Nouveau-Monde, où il n'est pas permis aux sauvages d'attenter à la vie de leurs enfans, il s'en faut tant que les Américains aient des formes régulières, que, suivant Robertson, on soupçonnerait plutôt quelque imperfection dans leur race en voyant le nombre prodigieux d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds ou d'une petitesse monstrueuse.

« Partout où les hommes sont bien laids, prononcez hardiment qu'ils sont esclaves, dit Montesquieu. » On peut même affirmer que leur laideur est toujours en rapport avec le degré de leur barbarie.

Chez tous les peuples, les classes aisées et bien nourries se font remarquer par une beauté relative, supérieure à celle des misérables. Au rapport de Volney, les Mamelouks, qui ont une bonne nourriture et un régime bien entendu, jouissent d'une santé robuste et ont de belles formes, tandis que les mendians du Caire sont hideusement conformés. Le même auteur a également remarqué que chez les Arabes-Bédouins les riches et leurs serviteurs sont toujours plus grands et plus charnus que le reste du peuple. J'en ai vu, dit-il, qui passaient cinq pieds six pouces, tandis que la taille générale n'est que de cinq pieds deux pouces.

A tous ces résultats on peut joindre celui obtenu par M. *Villermé;* il a constaté que les départemens où l'on jouit de la plus grande aisance donnaient à la conscription des hommes d'une taille généralement plus élevée que celle des jeunes gens fournis par les départemens pauvres.

VI. La civilisation concourt au développement de la force physique, en améliorant tous les moyens de nourriture et en régularisant l'exercice et toutes les autres conditions auxquelles la vie est attachée. On ne peut nier que le régime animal ne soit très-propre à augmenter la force du corps; quelques fruits, quelques racines sont-ils des alimens aussi réparateurs et aussi fortifians que la chair musculaire? Or, c'est un des résultats des progrès de la civilisation, que le nombre des personnes qui mangent de la viande va toujours en s'accroissant, et

qu'il s'en fait de plus en plus une consommation plus grande. On peut dire, en thèse générale, que les hommes sont plus forts dans les pays où l'on mange beaucoup de viande que dans ceux où l'on n'en fait que peu d'usage. Cependant on aurait tort de juger uniquement de la force par la quantité de viande que l'on dépense, car le climat et les habitudes nationales ont une grande influence sur la manière de vivre.

On dit souvent que les hommes étaient plus forts autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui, et l'on ne manque pas de faits vrais ou faux pour appuyer cette assertion. Il est possible qu'à une époque de grossièreté et de barbarie, où la plupart des hommes étaient serfs, certaine classe privilégiée de la société fût plus forte qu'aujourd'hui, comparativement aux gens du peuple, et même comparativement à ce qu'elle est ; mais dans ces temps y avait-il un aussi grand nombre d'hommes forts, comme depuis que l'aisance est devenue plus générale ? et la nation prise en masse avait-elle autant de vigueur?

Parmi les qualités que Rousseau a départies aux sauvages avec tant de libéralité, il n'a pas manqué de vanter leur force ; cependant les missionnaires qui ont succédé aux Jésuites, dans les contrées sauvages de l'Amérique, nous ont appris que les tribus converties par ceux-ci étaient devenues plus fortes, portaient de plus lourds fardeaux, étaient moins souvent malades ; ils en attribuent la raison au régime plus régulier, à la nourriture plus égale auxquels on les avait assujetties. Un autre fait également notoire, c'est que tout Européen qui s'est adonné à la vie sauvage, est devenu plus fort, en a mieux supporté tous les excès que les sauvages eux-mêmes. Cette supériorité a été constatée non-seulement de troupe à troupe, mais d'homme à homme dans toutes les guerres.

Le voyageur Péron a mesuré les forces des sauvages avec le dynamomètre, et les a trouvées inférieures à celle des hommes civilisés. Il résulte de ses expériences, que la force manuelle des Français est presque double de celle des habitans de la Nouvelle-Hollande.

VII. Les peuples civilisés sont aussi ceux qui se recommandent le plus par leurs qualités morales; des philosophes ont cependant avancé qu'il n'y a que le contact social qui rende l'homme vicieux. La civilisation, a-t-on dit, à cause des besoins nombreux qu'elle fait naître, et de l'inégalité des fortunes et des conditions, le luxe étant à côté de la misère, ne tend qu'à exciter l'envie et l'ambition, et à fomenter les haines. Cela est vrai jusqu'à un certain point, et l'on ne peut nier que les crimes contre les propriétés ne soient beaucoup plus nombreux là où l'industrie est portée au plus haut degré; mais aussi il faut convenir que les crimes contre les personnes y sont beaucoup moins communs que là où la civilisation est moins avancée. C'est une vérité qui a été démontrée en France et en Angleterre. Voyons, au reste, ce que nous disent des sauvages ceux qui ont eu occasion de vivre parmi eux ou du moins de les visiter : ils nous dépeignent ces hommes de la nature, qui devraient offrir le type de la justice et de la vertu, comme mus par des besoins violens, par des passions analogues à ces besoins, et réagissant sans cesse les uns sur les autres avec des forces abusives. « Ils sont sales, ivrognes, fainéans, voleurs, soupçonneux, défians, irascibles et cruels, implacables dans leur haine, atroces dans leur vengeance; le suicide n'est pas rare chez eux, ni la pédérastie. » (Bernard Romans.) Il y a loin de cette vie à celle que leur prête le philosophe de Genève; mais n'ayant jamais été chez eux, il prit des paradoxes pour des vérités.

C'est au sein de la vie civilisée que l'homme a puisé ces sentimens philanthropiques qui l'élèvent tant au-dessus des animaux; c'est là seulement que le faible trouve un appui, le malheureux des secours, et l'infirme un asile. « Si les peuples policés sont vicieux et dépravés, dit Volney, ce n'est point parce que la réunion en société y fait naître des penchans vicieux et dépravés, mais parce qu'ils y ont été transmis de l'état sauvage, et cela par un mécanisme semblable à celui qui fait qu'un individu élevé dans de pernicieuses habitudes en conserve les impressions pendant toute sa vie. » Ce n'est donc point le développement, mais bien l'état d'imperfection de la civilisation, qui est nuisible à l'espèce humaine.

VIII. Le rapport de la civilisation avec les maladies fournit une nouvelle preuve des avantages de celle-ci sur la santé de l'homme. Il est reconnu que la plupart des maladies épidémiques ou contagieuses ont pris naissance chez des peuples barbares ; l'Égypte dégénérée est la source de la peste ; la variole et la rougeole nous viennent des hordes arabes ; la fièvre jaune et la syphilis, de l'Amérique non civilisée ; c'est des bords fangeux du Gange que s'est élevée l'horrible maladie qui, après avoir ravagé l'Asie, a fondu sur l'Europe et désole aujourd'hui la France.

Les maladies épidémiques contagieuses et infectieuses, en un mot toutes celles qui exercent de grands ravages contre l'espèce humaine, sont d'autant plus fréquentes dans un pays qu'il est moins civilisé. Jamais, dans aucun temps, l'Europe fut-elle assaillie par un aussi grand nombre de maladies de tout genre qu'au moyen âge, époque d'ignorance, de misère et de grossièreté ! La lèpre, qui avait été assez commune jusque-là, devint presque générale, au point qu'au douzième siècle on comptait en France plus de deux mille léproseries ou lieux de refuge pour les malheureux atteints de cette affection. La variole fit irruption en France après les premières croisades, et depuis ce temps on en vit des épidémies plus ou moins meurtrières ravager toute l'Europe. La rougeole date à peu près de la même époque ; un peu plus tard, la syphilis vint porter l'horreur et l'effroi dans presque toutes les familles. La ville de Venise fut affectée dix fois de la peste dans cinquante années du quatorzième siècle, neuf fois dans le cours du quinzième, tandis que depuis 1720 cette terrible maladie ne s'y est pas remontrée. *Félix Plater* donne la description de sept fièvres pestilentielles différentes qui affligèrent la ville de Bâle en soixante-dix ans. *Forestus* dit que de son temps la peste était très-fréquente à Paris, et il en attribue la cause à l'entassement des habitans et à la malpropreté des rues, qui n'étaient pas alors pavées.

Les maladies épidémiques et contagieuses sont bien moins meurtrières chez les peuples civilisés que chez ceux qui ne le sont pas. Les

ravages de la petite vérole chez nous sont loin d'être comparables à ceux qu'elle exerce parmi les hordes sauvages. La marche du choléra a été marquée en Asie par un nombre de victimes beaucoup plus grand qu'en Europe. On doit dire également que ces maladies s'adoucissent et deviennent plus traitables dans les pays civilisés ; la syphilis en offre un exemple remarquable : on la voit, par les progrès de la civilisation, prendre un caractère de plus en plus bénin, tandis qu'elle reparaît, au contraire, avec toutes les formes hideuses et terribles qui signalèrent son invasion, toutes les fois qu'elle se trouve introduite chez des peuplades barbares.

Les sauvages, ayant à peu près le même genre de vie, meurent en masse, et presque tous des mêmes maladies ; tandis que chez les peuples civilisés, où chacun vit pour ainsi dire à sa manière, on rencontre une foule de maladies sporadiques qui enlèvent les hommes en détail après une carrière plus ou moins longue. C'est pour n'avoir fait attention qu'au grand nombre de maladies variées qui existent chez les peuples civilisés, que quelques observateurs ont pu croire que ceux-ci avaient une santé moins robuste que les sauvages.

Quand il y aurait quelques maladies qui deviendraient plus fréquentes par les progrès de la civilisation, cela ne devrait point faire révoquer en doute ses avantages. Comme c'est une loi de la nécessité, pour beaucoup d'individus, de mourir avant le terme naturel, il doit nécessairement arriver que certaines habitudes, certaines passions dominant, telles ou telles maladies doivent devenir plus communes ou plus rares. C'est de cette manière que l'on doit expliquer l'accroissement de la phthisie et de l'apoplexie depuis le commencement du dernier siècle. Parmi les maladies que l'on accuse la civilisation de produire, ou du moins de développer davantage, on cite surtout les névroses ; on ne peut nier qu'elles ne soient plus fréquentes dans les villes grandes et opulentes que dans les petites, et plus fréquentes encore dans ces dernières que dans les campagnes, et presque entièrement inconnues des peuples peu ou point civilisés. Mais est-ce à dire pour cela, comme des auteurs le prétendent, que

le nombre de ces maladies s'accroît d'une manière effrayante, et menace les peuples civilisés comme d'une calamité propre au temps présent? Dans un mémoire sur les maladies mentales, M. *Esquirol* a parfaitement démontré que les agitations sociales n'augmentent pas le nombre de ces maladies; mais qu'agissant à la manière des idées générales dominantes, elles impriment tel ou tel caractère à la folie. C'est l'insouciance dans laquelle on resta long-temps à l'égard de ces maladies qui fit que leur nombre parut s'augmenter d'une manière prodigieuse, lorsqu'on commença à les étudier avec soin. On peut dire la même chose à l'égard des névroses, en général; quelque tendance qu'aient les mœurs et les habitudes urbaines à leur production, elles n'ont paru si nombreuses que depuis qu'on a mieux appris à les connaître.

Les nations civilisées comptent une multitude d'individus faibles, dont la vie languissante ne se soutient qu'à force de soins et de régime; ce sont ces individus qui, comme on l'a dit, forment la matière des maladies chroniques. On ne doit pas s'étonner que chez les sauvages, où dès l'instant que quelqu'un est incapable de pourvoir à sa subsistance, il périt bientôt misérablement, et abandonné de ses semblables, il n'existe pas de ces êtres faibles, et que par conséquent les maladies chroniques y soient beaucoup plus rares. Ce fait, loin d'être un reproche pour la civilisation, devient, au contraire, un des plus beaux titres en sa faveur, puisque c'est un de ses bienfaits. On aurait tort cependant de croire les sauvages exempts de maladies; car si l'habitude de supporter les intempéries donne à leur constitution une vigueur que l'on ne doit pas attendre de la vie efféminée des cités, leur genre de vie les expose à de fréquentes alternatives de jeûnes et de satiété que ne comporte pas une santé constante. Après être demeurés souvent plusieurs jours sans manger, ils engloutissent tout à coup des masses étonnantes de viande; de tels excès ne peuvent manquer d'être préjudiciables à la santé; aussi sont-ils sujets aux maux d'estomac, aux indigestions et aux fièvres bilieuses intermittentes; il n'est pas rare non plus de rencontrer chez eux des phthisies, des pleurésies, et surtout des rhumatismes.

Si c'était ici le lieu de démontrer quelle part immense la médecine a eue aux progrès de la civilisation, notre tâche serait belle; mais ce serait évidemment sortir des limites de notre sujet. Nous verrions que dès les temps les plus reculés la médecine emprunta l'autorité sacrée de la religion pour faire adopter à des peuples ignorans et grossiers des usages dont ils étaient incapables de concevoir l'utilité. Les lotions, les ablutions, les immersions, la circoncision, l'abstinence des viandes, le jeûne, etc., sont-ils autre chose que des règles hygiéniques que la nécessité fit ériger en lois. Il serait trop long de noter une à une les importantes améliorations que l'art de guérir a amenées dans la condition de l'homme; il nous suffira de dire qu'il a de beaucoup diminué la mortalité, en perfectionnant le traitement des maladies, et qu'il nous a enseigné la conduite à tenir pour en éviter jusqu'aux causes mêmes. Il est remarquable, dit *Pringle*, combien la peste, les fièvres pestilentielles, le scorbut putride, et les dysenteries ont diminué en Europe, dans ce dernier siècle (le dix-huitième); bonheur que nous ne pouvons imputer qu'aux soins plus éclairés de l'hygiène.

Pour donner une idée de la puissance et des bienfaits de la médecine dans les temps modernes, il ne faut que rappeler la découverte de la vaccine, qui, par ses heureux résultats, suffirait à elle seule pour immortaliser l'époque qui l'a vue naître.

Nous avons fait tous nos efforts pour repousser cette idée avilissante, que le monde va de plus en plus en dégénérant de lui-même, et d'où il s'ensuivrait que les hommes d'aujourd'hui ne seraient, comparativement à nos ancêtres, que des êtres dépravés et débiles, dont la frêle existence se circonscrirait dans des bornes de plus en plus étroites; et nous croyons avoir démontré, au contraire, que l'homme gagne, au physique comme au moral, par l'influence de la civilisation, et que son existence s'est considérablement améliorée depuis les temps de barbarie jusqu'à notre époque.

PROPOSITIONS DE MÉDECINE.

I.

Les saignées larges et répétées sont généralement efficaces dans la pneumonie ; cependant on rencontre des cas où l'on doit s'en abstenir.

II.

La cause qui détermine le vomissement n'a pas toujours son siége dans l'estomac ; il est quelquefois un résultat sympathique, et quelquefois il dépend d'une influence nerveuse particulière, qui ne tient nullement à un état pathologique.

III.

La dyspepsie ne coïncide pas toujours avec une inflammation ; elle peut être due à l'asthénie de l'estomac, à une modification de l'innervation, et à d'autres causes encore.

IV.

Les fièvres intermittentes qui surviennent dans l'automne sont beaucoup plus rebelles que celles qui surviennent au printemps. Ces dernières disparaissent souvent sans qu'on emploie de moyen pour les combattre.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

III.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

IV.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod naturæ modum excedat. *Sect.* 2, *aph.* 4.

V.

Autumnus tabidis malus. *Sect.* 3, *aph.* 10.

VI.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum : intùs verò foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

VII.

Ophthalmiâ laborantem alvi profluvio corripi, bonum. *Ibid.*, *aph.* 17.